

rencontre encore dans la plus grande partie de la jeunesse. On préparera ainsi les voies à un véritable enseignement.

Parmi les chants dont nous venons de parler, les chants religieux doivent naturellement occuper une grande place, bien qu'on ne doive pas les choisir exclusivement ; ce serait risquer de manquer le but qu'on se propose. Mais, cette réserve faite, il ne faut pas oublier que l'enseignement du chant doit avoir en grande partie pour objet d'habituer les élèves à prendre aux cérémonies du culte une part beaucoup plus directe que cela n'a lieu d'ordinaire. Trop souvent, dans nos églises, les fidèles sont simples spectateurs des cérémonies auxquelles ils devraient s'associer entièrement. La connaissance et l'habitude du chant liturgique seraient un moyen de relever la beauté du culte et d'en augmenter l'attrait pour les populations par la part qu'elles y prendraient.

Souvent aujourd'hui, elles se tiennent éloignées des églises où elles ne savent pas occuper leur esprit. La participation des enfants au chant, en les associant davantage aux cérémonies religieuses, les attirerait à l'église et les y retiendrait ensuite : elle deviendrait à son tour un moyen de développer en eux le goût du chant, parce qu'on a toujours plus de goût pour les connaissances qu'on trouve l'occasion de mettre en pratique.

De ce qui précède, il résulte que le chant religieux dans les écoles ne doit pas se borner à des hymnes et à des cantiques ; il doit comprendre aussi l'étude du plain-chant, afin que les élèves suivent la liturgie avec intérêt pour eux-mêmes et en contribuant à l'édification des fidèles. Du reste, cet enseignement, comme celui du chant tout entier, doit se faire essentiellement par la pratique. Il occupera donc, malgré l'importance qu'on peut lui reconnaître, une place assez restreinte dans le tableau de l'emploi du temps. Le chant doit, en effet, revenir fréquemment entre les exercices de la classe, mais pendant longtemps encore les leçons seront forcément très-rares.

Après le chant, que nous considérons autant comme moyen d'éducation que comme objet d'enseignement, et par lequel nous avons commencé pour cette raison, nous arrivons aux matières qui appartiennent à l'enseignement proprement dit. Ici, à ne consulter que l'utilité des connaissances pour les élèves, nous devrions nous occuper avant tout du dessin linéaire. Mais l'importance de cette étude nous porte à en renvoyer l'examen à un autre article, réservant le peu d'espace dont nous pouvons disposer aujourd'hui pour des matières qui demandent moins d'explications de notre part, la géographie et l'histoire.

Que la géographie doive être enseignée dans les écoles, c'est ce qu'il est inutile de s'attacher à démontrer, tant l'on paraît en être convaincu. Pour le prouver, il suffit de rappeler qu'il n'y a presque pas une école où l'on n'en donne au moins quelques notions, même parmi celles où l'instruction reste le plus élémentaire, et qu'on en trouve à peine quelques-unes où l'on ne voie suspendues aux murs des cartes destinées à cet enseignement.

Si, à ce qui se fait, nous avions besoin d'ajouter quelques raisons tirées de ce qui doit se faire, nous dirions qu'il est difficile d'admettre que des enfants qui ont passé plusieurs années à l'école puissent la quitter sans avoir une idée du monde qu'ils habitent, ou tout au moins du pays où ils doivent vivre. Cet enseignement paraît d'autant plus nécessaire que, s'il ne se fait pas à l'école il est à craindre qu'il ne se fasse jamais.

On a beaucoup dit et répété que la géographie ne peut être enseignée que par les cartes, et l'on a parfaitement raison. Mais encore faut-il comprendre les cartes. Or, si l'on n'apprend pas aux enfants à s'y reconnaître, peut-être n'y sauront-ils jamais rien comprendre : ils les verront sans se faire une idée de la situation ou de l'étendue des différents pays qu'elles ont pour objet de représenter aux yeux.

On voit, d'après cela, l'importance des premières notions de géographie dans les écoles. Dans ces notions, on ne doit pas seulement se proposer de donner une idée générale de la terre, et une connaissance un peu plus détaillée du pays qu'on habite. Il faut, avant tout, faire comprendre aux enfants la manière de représenter les lieux sur le papier, et de faire figurer, sur une feuille d'une dimension donnée, des pays d'une étendue de plus en plus considérable. Il faut aussi leur apprendre la manière de s'orienter, soit sur le terrain, soit sur les cartes, afin qu'ils arrivent à se faire une idée exacte de la position, dans leur pays ou dans le monde, des localités ou des contrées dont ils entendent parler.

Cet enseignement de la géographie, le seul véritablement utile pour les enfants de nos écoles, ne peut se faire qu'en partant de ce qu'ils connaissent pour les conduire à ce qu'ils ne connaissent pas, c'est-à-dire, de la topographie de l'école, pour les amener à la connaissance de la figure et des dimensions de la terre et des principales contrées. Pour la marche à suivre à cet égard, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux excellentes directions qui ont été données dans ce recueil pour l'enseignement des premières notions de géographie. Ce n'est pas ici le moment d'insister sur les avantages d'une marche dont la supériorité a été si bien exposée. Nous voulons seulement en faire remarquer un qui se rapporte spécialement à l'objet de ce travail.

Cet avantage consiste dans la variété qu'un enseignement de cette nature introduit au milieu des études des enfants, et dans l'intérêt qu'il répand sur ces études. Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire comprendre comment, pour les enfants, des leçons données en partie en plein air, sur le terrain, en présence de la nature et en vue des objets dont on parle, doivent avoir infiniment plus d'attrait que d'arides leçons faites avec des livres et entre les quatre murs d'une classe. Nous ne cesserons de le répéter aux maîtres qui se plaignent du peu de goût que les enfants montrent pour l'étude : si vous voulez qu'ils étudient avec succès, tâchez qu'ils étudient avec plaisir ; pour cela, efforcez-vous de les intéresser.

La géographie, enseignée comme nous venons de le dire, est un de ces moyens d'intéresser les enfants. A défaut d'autres raisons, c'en serait une suffisante pour ne pas la négliger dans les écoles. Il reste d'ailleurs bien entendu que c'est un simple accessoire, et qu'elle doit occuper peu de place dans le plan d'études de jeunes enfants qui, en général, passent si peu de temps en classe. Il est en outre presque inutile de dire d'avance qu'un enseignement qui s'adresse ainsi plus à l'intelligence qu'à la mémoire doit être donné essentiellement par le maître lui-même ou par un adjoint.

L'histoire, à certains égards, n'a pas la même importance que la géographie pour les écoles. Elle ne se prête pas à un enseignement qui, faisant appel à l'activité des élèves, réponde aussi bien à leurs besoins. C'est une étude toute sédentaire, et qui, par conséquent, n'a plus pour eux que l'attrait qui peut résulter du choix des sujets et de la manière dont ils sont présentés. Sous ce rapport, vouloir enseigner l'histoire à l'aide de ces petits livres forcément écourtés comme sont tous ceux qu'on peut mettre entre les mains des élèves des écoles primaires, c'est se condamner à ne faire de cet enseignement qu'une étude aride de noms et de dates. D'un autre côté, l'histoire est une étude qu'il est moins indispensable de commencer à l'école, parce que, de toutes les connaissances, c'est celle qu'on peut le mieux acquérir seul et sans le secours de personne. Il suffit, en effet, de lire avec quelque attention les ouvrages historiques.

On peut demander cependant s'il est bien convenable de laisser partir l'enfant de l'école, sans avoir meublé sa tête de quelques-uns des noms et des faits dont on entend parler sans cesse. Je ne parle pas seulement de l'histoire sainte, qu'aucun élève ne doit ignorer ; je regarde cette étude comme